Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 31

Artikel: La dernière pensée de Weber : [suite]
Autor: Giron, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186507

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

po râocanâ on bocon dè pan et que sè fasâi soveint reinmenâ pè lè gendarmes. Mâ coumeint l'avâi on boutafrou dâo tonaire et que l'ein avâi adé iena à contâ, lè dzeins amâvont gaillâ lo férè djasâ et lâi baillivont onco prâo. On iadzo que sè trovâvè pè Botteins, y'a dza grantenet dè çosse, vu que cein sè passavè dâo teimps dâi batz, bévessâi quartet à la pinta on dzo dè tenâblia dè la justice, et lo dzudzo, lo greffier et lè z'assesseu lâi sé trovâvont justameint.

— Dis-vâi Gargouïâ, se lâi fâ lo dzudzo, racontà no vâi oquié ?

Lo roudeu qu'avâi onna deint contrè lo dzudzo po cein que l'avâi fé reconduirè pè lo gendarme on part dè teimps dévant, repond :

— Eh bin, monsu lo dzudzo, vo vé derè lo révo que yé fé sta né passâ. Révâvo que dévessé allâ ein einfâi et arrevâ lé, lâi avâi tant dè mondo que ne savé pas iô mè mettrè, quand vayo onna chaula vouida âo bio maitein et lâi allâvo m'achetâ quand lo Satan mè vint dessus avoué sa trein ein mè faseint : Tatse vâi dè tè remouâ dè su cllia chaula, tsancro dè gougan, kâ le n'est pas por tè; l'est po lo dzudzo dè pé dè Botteins.

* * *

Lo dzingârè. — A l'abbayi dè sti an, l'aviont duès cibès et l'a faillu dou dzingârès. Malheureusameint y'ein a ion que n'a pas su prâo bin sè catsi et qu'a reçu 'na balla pè la téta. Lo pourro diablio a étâ bas su lo coup et lo teradzo a étâ arretâ on momeint. Son camerado à quoui on démandâvè coumeint cein étâi z'u, repond : Ne lâi compreigno rein, kâ vouaiquie 25 ans que dzingo et cein ne m'est portant jamé arrevâ.

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

IV. —

Mme de Mordreux proposa à sa fille d'aller dans le monde, sur les plages environnantes, au casino, de voyager, de visiter les Alpes, les Pyrénées, de pousser jusqu'en Italie.

Elise repoussa toutes ses propositions.

— Restons ici, répondit Elise, nous y sommes si bien.

La villa des Sapins communiquait à la plage par un escalier en bois construit sur le versant maritime des miels. Une cabane de bains se trouvait au pied et, lorsque la mer était propice, les dames de Mordreux se baignaient à cette place.

Une après-mldi, vers cinq heures, la mer, qui était descendue très bas, montait. Pas la moindre lame n'écaillait sa surface unie comme une plaqne d'acier. On ne sentait pas le moindre souffle dans l'air.

— Maman, dit tout à coup Elise, si tu veux nous nous baignerons ici. Regarde donc la mer est engageante.

— Tu sais qu'on nous a dit qu'il était imprudent de nous baigner seules dans cet endroit, répondit Mme de Mordreux.

— Oui, lorque la mer touche aux sables en pente, mais elle en est bien éloignée encore, fit observer la jeune fille

— Eh bien! allons, dit Mme de Mordreux que cette raison décida.

Cinq minutes après les dames de Mordreux, Mlle Eugénie et une femme de chambre, qui portait les costumes de bains, descendaient à la plage.

Peu d'instants après être entrées dans la cabane, Mme de Mordreux, Elise et l'institutrice en sortaient toutes les trois vêtues d'un costume identique en flanelle brune bordée d'un large galon rouge. La femme de chambre restait à la garde de la cabane où se trouvaient les vêtements des baigneuses.

La température de l'eau était délicieuse, aussi les baigneuses prolongeaient-elles leur bain sans remarquer que la mer montait rapidement et que déjà son premier flot venait expirer au bas de la grève en pente.

— Il est temps de nous retirer, dit cependant Mme de Mordreux sans croire encore à un danger quelconque.

— Oh! petite mère, répondit Elise, tout à l'heure; il fait si bon, n'est-ce pas mademoiselle?

Elle n'avait pas achevé que sa mère s'écria avec effroi :

— Elise, Eugénie, vite! courons au sable, la mer me soulève.....

Les pauvres femmes n'avaient pas remarqué en se rendant à la mer que la grève avait été creusée au bas des sables par le courant, ainsi que cela arrive fortuitement dans les grandes marées.

Elise de Mordreux voulut saisir la main que sa mère lui tendait, mais avant qu'elle y fut parvenue une longue lame de fond vint en longeant le rivage après avoir déferlé sur les rochers, submerger les trois baigneuses et en se retirant emporta la pauvre Elise.

Cependant Mme de Mordreux et l'institutrice avaient repris pied. Alors ne voyant plus sa fille, la malheureuse mère fit retentir la plage des cris déchirants, tandis que l'institutrice et la femme de chambre appelaient au secours avec des cris de terreur.

Et pendant que le drame affreux s'accomplissait, pendant qu'une charmante jeune fille agonisait sous la surface unie de l'eau, l'air était calme et tiède, le soleil remplissait le ciel de sa lumière dorée et, comme une cruelle ironie, un faible flot venait bruire sur le sable fin et jaune, pas assez élevé pour couvrir la bottine d'un enfant.

Il y a des scènes navrantes qu'on ne peut dépeindre. Celle qui se passait en ce moment était des plus poignantes parmi elles.

Tout à coup, comme un trait, traversant les sables en pente au bas desquels venait mourrir l'ourlet argenté de la mer, le grand jeune homme brun s'élançait dans les flots qu'il fendait ensuite d'un bras vigoureux; puis..... il disparaissait.

Mme de Mordreux n'avait pas bien le sentiment de l'existence dans ce terrible moment. Pourtant dans son esprit affolé était entrée une vague lueur d'espoir et ses grands yeux immobiles et comme morts restaient attachés à la place où avait disparu le nageur.

Au bout de quelques secondes, longues comme une éternité, le jeune homme reparut. Il tenait Elise dont il élevait la tête au-dessus de l'eau. Enfin il prit pied sur sable avec son précieux fardeau.

— Elise, ma fille, s'écria Mme de Mordreux revenue à la réalité et en s'élançant à sa rencontre.

— N'avancez pas, madame; vous seriez emportée à votre tour, cria le jeune homme d'une voix impérieuse.

Et comme pour justifier ses paroles une nouvelle lame sourde surgit tout à coup et vint déferler sur le rivage qu'elle couvrit sur une grande surface pour s'enfuir encore comme une vague torrentueuse.

(A suivre.)

En souscription: 3me édition du **Voyage de Favey et Grognuz**. Prix pour les souscripteurs: 1 fr. 20; — en librairie, 1. fr. 50.

L. Monnet.

Imprimerie Howard Guilloud & Cie